



*Études générales de l'Histoire du monde,  
depuis la sortie de la Nature effectuée par l'humanité,  
jusqu'à son retour en son sein, sous la forme sociale,  
par le Communisme.*

# Le plan dialectique du Capital de Karl Marx : le Livre deuxième et le Livre troisième

## L'organisation du Livre deuxième

Karl Marx n'a pu publier que le Livre premier du *Capital* de son vivant ; c'est son ami Friedrich Engels qui a compilé les deux Livres suivants, à partir de manuscrits. On n'y trouve donc pas dans ces Livres deuxième et troisième la même synthèse que dans le Livre premier. Il y a parfois des accumulations de notes d'ailleurs qui rendent l'ensemble particulièrement indigeste.

Néanmoins, de nombreux aspects sont abordés en tant que tels et même si on n'a pas un mode d'exposition en général, on parvient à plonger dedans. C'est ce qui fournit le sens de l'organisation du Livre deuxième du *Capital*. Il ne contient que trois sections, fondées à chaque fois sur un découpage interne précis ; l'ouvrage se veut très technique dans ses explications. La démarche n'est plus, en effet, de présenter les fondamentaux. Ici, il est œuvré à présenter le fonctionnement et le déroulement des activités du

capital. Est-ce à dire que la dialectique n'est plus présente ? Pas du tout. Cependant, elle se présente fort différemment. Dans le Livre premier du *Capital*, Karl Marx part du particulier pour remonter au général. Il découvre plusieurs couches de contradiction.

Ici, il part du général pour délimiter le particulier. On peut donc tout à fait lire comment Karl Marx a saisi la réalité et la présente. On ne profite toutefois pas d'une dynamique générale permettant, comme pour le Livre premier, d'être porté par un « assemblage » dialectique.

## La première section

La première section s'intitule « Les métamorphoses du capital et leur cycle ». Elle contient les chapitres suivants :

CHAPITRE 1 : le cycle du capital-argent

I. Premier stade

II. Deuxième stade : fonction du capital productif

III. Troisième stade : M'-A'

IV. Le cycle global

CHAPITRE 2 : le cycle du capital productif

I. Reproduction simple

II. Accumulation et reproduction sur une échelle élargie

III. Accumulation d'argent

IV. Fonds de réserve

CHAPITRE 3 : le cycle du capital-marchandise

CHAPITRE 4 : les trois figures du procès cyclique

CHAPITRE 5 : la période de circulation

CHAPITRE 6 : les frais de circulation

I. Coûts de circulation purs

1) Temps d'achat et temps de vente

2) Comptabilité

3) Argent

II. Coûts d'entreposage

1) Constitution de stock en général

2) Stock de marchandises à proprement parler

III. Coûts de transport

Dans cette section, Karl Marx revient sur ce qu'il a exposé dans le Livre premier. Il y dit qu'il y a deux types d'argent, pour faire simple l'argent qu'on dépense et l'argent qu'on investit. C'est bien sûr une contradiction. Karl Marx se fonde donc ici sur le capital-argent, c'est-à-dire l'argent qu'on investit. Il regarde comment, par la production, il devient capital-marchandise. Puis, il nous raconte comment il redevient capital-argent une fois la marchandise vendue. Il y a donc un cycle et pour qui comprend la dialectique, on s'aperçoit qu'on a : thèse, antithèse, synthèse.

Le capital-argent est la thèse, il fait face au capital-marchandise qui est l'antithèse. Ce sont les deux pôles contraires, qui deviennent l'un l'autre. C'est une contradiction, qui forme la synthèse, avec à la fois l'un et à la fois l'autre, mais d'une nature différente, car dépassant la nature ancienne dans un saut qualitatif.

C'est là où Karl Marx est le maître du matérialisme dialectique. Il a compris que le capital argent, dans le cycle capital argent – capital marchandise – capital argent, ne devenait pas simplement « plus grand ». L'ajout n'est pas quantitatif, il est qualitatif. Et c'est rendu possible par un élément masqué : l'exploitation des travailleurs.

Karl Marx a-t-il compris l'exploitation parce qu'il a compris la dialectique et qu'il fallait bien un saut

qualitatif, ou bien a-t-il compris la dialectique parce qu'il a compris l'exploitation ? Il va de soi que les deux sont vrais. Mais on ne soulignera jamais assez cela : ce que Karl Marx cherche, c'est l'exponentielle. C'est son obsession : il cherche ce qui porte le développement à l'infini.

Continuons. Après avoir abordé le capital-argent et sa transformation, Karl Marx doit se tourner vers son contraire. C'est là le mouvement dialectique. Le contraire de argent – production – argent, c'est production – argent – production.

Il va de soi que la conversion – le mot de nature dialectique est celui employé par Karl Marx - du capital-argent en capital productif implique, là encore, une contradiction et une production issue de cette contradiction.

Le capital-argent fait face au capital productif dans cette contradiction ; le saut qualitatif consiste en l'accumulation. Autrement dit : dans la contradiction capital argent – capital productif, il y a conversion de chaque contraire en son contraire (ce que nous appelons le nexus), et c'est le saut.

Il faut ici bien noter que tous ces éléments dont il est parlé appartiennent à la contradiction ; aucun élément ne peut agir de manière séparée, isolément. Karl Marx nous avertit bien, en soulignant au sujet de la marchandise et de l'argent :

« C'est uniquement parce qu'elles sont liées entre elles comme formes de fonctions que le capital industriel doit accomplir à différents stades de son procès cyclique, que la fonction argent et la fonction marchandise sont en même temps fonctions du capital argent et du capital-marchandise.

On commet donc une erreur si l'on veut faire dériver leurs propriétés et fonctions spécifiques qui caractérisent l'argent comme argent et la marchandise comme marchandise, de leur caractère capitaliste, et c'est commettre une égale erreur que de faire dériver au rebours les propriétés de capital productif de ce qu'il existe sous forme de moyens de production. »

Autrement dit, nous avons un mouvement dialectique et il n'est pas possible de prendre les pôles de la

contradiction «à part». C'est ici, si l'on veut, la différence entre qui reconnaît l'apport de Karl Marx avec son ouvrage sur le Capital, et qui ne le reconnaît pas. Soit on s'en inspire pour prendre des morceaux, des éléments qu'on isole, soit on comprend qu'il y a une opération dialectique qui se joue, implacablement.

Le cycle existe en tant que cycle, le phénomène prime sur ses éléments, le mouvement est irrépessible et les caractères autres par rapport aux *fonctions* dans la contradiction deviennent secondaires.

Progressons encore. L'accumulation ne s'arrête pas. Quand on dit que le capital-argent fait face au capital productif dans cette contradiction et que le saut qualitatif consiste en l'accumulation, il faut bien comprendre que le processus est relancé. Le capital est réinvesti et donne de nouveau une marchandise. Karl Marx s'arrête sur cette étape, où le capital-marchandise est issu du capital, qui lui-même est issu d'une étape au préalable où il était déjà devenu marchandise.

C'est très important, car sinon on n'aurait pas, en effet, thèse – antithèse – synthèse ! Il n'y a pas seulement argent – production – argent, production – argent – production. Il y a le mouvement qui repart, avec un saut qualitatif. Karl Marx insiste bien dessus :

« Le capital, étant de la valeur qui se met en valeur, n'implique pas seulement des rapports de classe, ou un caractère socialement déterminé reposant sur l'existence du travail comme travail salarié. C'est un mouvement, un procès cyclique traversant différents stades et qui lui-même implique à son tour trois formes différentes du procès cyclique.

C'est pourquoi on ne peut le comprendre que comme mouvement, et non pas comme une chose au repos. »

Karl Marx analyse ensuite les choses dans leur rapport à l'espace-temps : combien de temps dure le cycle, quels sont les frais liés au cycle. Pour donner un exemple concret : on ne travaille pas la nuit la plupart du temps et c'est à prendre en compte, il faut également engager un comptable parce qu'il faut bien tenir les comptes, il est nécessaire qu'il y ait un transporteur, etc.

On comprend le titre, « Les métamorphoses du capital et leur cycle » ; on a, effectivement, le capital qui se transforme d'argent en marchandise, de marchandise en argent redevenant marchandise. C'est une métamorphose, pour tout un cycle, avec tous les à-côtés du cycle.

Karl Marx, un peu plus tard dans le Livre 2, résume comme suit ce qu'il a expliqué dans la première section :

« Nous avons examiné les diverses formes prises par le capital au cours de son cycle et les diverses formes de ce cycle lui-même. Au temps de travail étudié dans le Livre I<sup>er</sup> est venu s'ajouter le temps de circulation. »

## La deuxième section

La deuxième section s'intitule « La rotation du capital » ; elle est trois fois plus longue que la précédente. On y trouve les éléments suivants :

CHAPITRE 7 : temps de rotations, nombre de rotations

CHAPITRE 8 : capital fixe et capital circulant

I. Les différences formelles

II. Composantes, remplacement, réparation, accumulation du capital fixe

CHAPITRE 9 : la rotation totale du capital avancé, les cycles de rotation

CHAPITRE 10 : théories sur le capital fixe et le capital circulant, les physiocrates et Adam Smith

CHAPITRE 11 : théories sur le capital fixe et le capital circulant, Ricardo

CHAPITRE 12 : la période de travail

CHAPITRE 13 : le temps de production

CHAPITRE 14 : le temps de circulation

CHAPITRE 15 : l'effet du temps de rotation sur le montant de capital avancé

I. Période de travail égale à la période de circulation

II. Période de travail plus grande

III. Période de travail plus petite

IV. Résultats

V. Effet des changements de prix

CHAPITRE 16 : la rotation du capital variable

I. Le taux annuel de la survaleur

II. La rotation du capital variable singulier

III. La rotation du capital variable considérée d'un point de vue social

Karl Marx commence par poser la question du nombre de rotations qu'il y a chaque année, c'est-à-dire le nombre de fois où le cycle présenté dans la première section se reproduit. Et il s'intéresse tout de suite à l'impact des rotations sur le cycle. Dialectiquement, il trouve un groupe d'opposés : le capital fixe et le capital circulant.

Le premier ne s'use pas en un seul cycle (tels les machines, les bâtiments, etc.), le second est utilisé pendant le cycle (matières premières, énergie, force de travail). Il s'ensuit qu'il faut regarder les aspects de chacun par rapport à la production, mais également à la vente. Karl Marx décline donc les possibilités et situations possibles, selon la rapidité des différents éléments.

Naturellement, l'expérience d'Amazon, de Shein et de Temu, par exemple, permet aujourd'hui d'avoir un aperçu relativement clair de la question. Ce n'était pas le cas à l'époque.

Karl Marx, de par son analyse matérialiste dialectique, parvient à intégrer le temps comme donnée dans l'espace – ce dernier étant celui des moyens de production et de la consommation. Et bien sûr il a compris que le temps se fondait précisément sur la production et la consommation.

Voici comment il synthétise les choses :

« Plus la période de rotation du capital est courte, c'est-à-dire plus les intervalles sont courts entre les échéances de sa reproduction dans l'année, et plus rapidement la partie variable du capital primitivement avancée par le capitaliste sous la forme argent se convertit en la forme argent du produit créé par l'ouvrier pour remplacer ce capital variable (produit qui comprend en outre la plus-value).

Plus court est donc le temps pour lequel le capitaliste est forcé d'avancer de l'argent sur son propre fonds, et plus faible est, par rapport au volume donné de la production, le capital qu'il avance.

Et plus grande relativement est la masse de plus-value qu'avec un taux donné de plus-value

il retire chaque année, puisque, avec la forme argent de la valeur produite par l'ouvrier lui-même, il peut plus fréquemment racheter cet ouvrier et mettre son travail en mouvement. »

C'est ce qui permet de reproduire la production, et même de la reproduire de manière élargie. Et voilà pourquoi cette section s'intitule la rotation du capital : Karl Marx scrute les modalités de la production dans son rapport à la consommation, par l'intermédiaire du capital utilisant le travail salarié.

Ce que Karl Marx, un peu plus tard dans le Livre 2, résume comme suit :

« Dans la deuxième section, nous avons étudié le cycle sous sa forme périodique, c'est-à-dire la rotation du capital. Nous avons montré comment les différents composants du capital (fixe et circulant) accomplissent le cycle de leurs formes en des temps différents et de façon différente. »

## La troisième section

La troisième section est aussi longue que la précédente, à peu de choses près ; elle a comme titre « La reproduction et la circulation de l'ensemble du capital social ». Elle se divise comme suit :

### Introduction

#### I. Objet de l'analyse

#### II. Le rôle du capital-argent

### CHAPITRE 19 : exposés antérieurs de la question

#### I. Les physiocrates

#### II. Adam Smith

##### 1) Le point de vue général de Smith

##### 2) Résolution par Smith de la valeur d'échange en

v + s

##### 3) La part constante de capital

##### 4) Capital et revenu chez A. Smith

##### 5) Récapitulation

#### III. Les auteurs plus tardifs

### CHAPITRE 20 : la reproduction simple

#### I. Position de la question

#### II. Les deux secteurs de la production sociale

#### III. La conversion entre les deux secteurs : I (v + pl) contre

IIc

#### IV. La conversion au sein du secteur II, subsistances

nécessaires et objets de luxe

#### V. La médiation des conversions par la circulation d'argent

#### VI. Le capital constant du secteur I

#### VII. Capital variable et survaleur dans les deux sections

VIII. Le capital constant dans les deux secteurs

IX. Retour sur A. Smith, Storch et Ramsay

X. Capital et revenu : capital variable et salaire

XI. Remplacement du capital fixe

1) Remplacement sous forme-argent de la part de valeur de l'usure

2) Remplacement du capital fixe in natura

3) Résultats

XII. La reproduction du matériau monétaire

XIII. La théorie de la reproduction de Destutt de Tracy

#### CHAPITRE 21 : accumulation et reproduction élargie

I. Accumulation dans le secteur I

1) Thésaurisation

2) Le capital constant additionnel

3) Le capital variable additionnel

II. Accumulation dans le secteur II

III. Présentation schématique de l'accumulation

1) Premier exemple

2) Deuxième exemple

3) Conversion de IIc lors de l'accumulation

IV. Addendum

Que fait Karl Marx ? Après avoir parlé de la métamorphose du capital (en un capital plus grand) et de sa rotation (qui permet techniquement sa réalisation), il dit : attention, là on a parlé que du capital individuel, mais tout est lié.

« Les cycles des capitaux individuels s'entrelacent, se supposent et se conditionnent les uns les autres et c'est précisément cet enchevêtrement qui constitue le mouvement de l'ensemble du capital social. »

Autrement dit, Karl Marx dit : la quantité se transforme en qualité. Tous les capitaux individuels, par leur quantité, deviennent un capital social. Si on préfère : le capitalisme n'est pas « dans » la société, c'est la société qui est capitaliste. Pourquoi cela change-t-il tout ? C'est simple : tant qu'on étudiait la métamorphose et la rotation en soi, peu importait ce qui était produit, puisque le principe est toujours le même.

Dans une société toutefois, il y a une interaction entre les productions et les consommations. Cela conditionne le processus. Karl Marx va alors recommencer, si l'on veut, la même étude, mais en prenant en compte que si du capital passe dans tel secteur, alors cela va influencer sur tel autre secteur, et comme quoi aussi il faut distinguer les biens nécessaires et ceux relevant du luxe.

Il fait ainsi ce qu'ont dû faire les planificateurs en URSS à l'époque de Staline, prévoyant quel impact aurait telle production et telle consommation sur telle autre, quelle proportion de capital allouée à tel secteur aurait tel impact sur tel autre, etc.

Et c'est là le sens du Livre deuxième. Il complète le premier, en fournissant les modalités opérationnelles du phénomène capitaliste par rapport à l'alternance production / consommation, et en expliquant bien qu'il fallait regarder les choses dans leur ensemble, c'est-à-dire considérer le capital social et pas seulement les capitalistes individuels.

En ce sens le Livre deuxième est, en pratique, indissociable du Livre troisième, qui s'intitule justement *Le procès d'ensemble de la production capitaliste*.

## L'organisation du Livre troisième

Le Livre deuxième du *Capital* s'est intéressé à la métamorphose concrète du capital : comment à chaque cycle, il devient plus grand. Cela a débouché sur une compréhension de la rotation du capital, c'est-à-dire de la façon dont tout se déroule concrètement dans le rythme de la production et de la consommation.

Puis, Karl Marx a affirmé qu'il fallait prendre les choses globalement, car tous les capitaux sont entremêlés. C'est cela qui amène au Livre troisième dont le titre est *Le procès d'ensemble de la production capitaliste*.

Dès le début, Karl Marx souligne d'ailleurs qu'en arriver là est le fruit de tout le processus précédent dans *Le capital*.

« Dans le premier volume nous avons analysé les phénomènes que présente le procès de production capitaliste pris isolément et abstraction faite de toutes les circonstances secondaires qui lui sont étrangères. Ce procès n'occupe pas toute l'existence du capital ; il est complété par le procès de circulation dont les phénomènes ont été étudiés dans le volume II.

Cette étude, surtout dans la troisième section qui traite du procès de circulation comme intermédiaire de la reproduction sociale, a démontré que l'ensemble du procès de production capitaliste comprend les

phénomènes de production et de circulation. Le troisième volume que nous publions maintenant n'a pas pour objet de développer des réflexions générales sur ce point ; il se propose de rechercher et de caractériser les formes concrètes qui surgissent du mouvement du capital considéré comme un tout. »

Ici, on n'est plus dans le processus lui-même du capital, mais dans le capital dans son rapport direct avec la société toute entière. Autrement dit, ou présenté de manière « simple » ou simpliste, on a la chose suivante : dans le Livre premier, Karl Marx constate le capital ; dans le Livre deuxième, il constate le capitalisme et dans le Livre troisième, il constate le capitalisme comme mode de production.

Malheureusement, comme on le sait, Karl Marx n'a pu publier de son vivant que le Livre premier. Si on trouve malgré cela une cohérence solide dans le Livre deuxième, c'est que cela fonctionnait bien en raison du caractère bien abouti des expositions.

On n'a pas cela dans le Livre troisième. S'il fait pratiquement le double du précédent, c'est que les thèmes sont très variés, pas nécessairement reliés ; le Livre dans son ensemble ne se présente pas synthétiquement, et qui plus est il y a une dimension non terminée.

Le dernier chapitre de la dernière section est ainsi consacré aux classes et à leur définition ; il ne fait qu'une page, n'ayant pas été terminé.

## La première section

La première section du Livre troisième s'intitule « La transformation de la plus-value en profit et du taux de plus-value en taux de profit ». Il contient les chapitres suivants :

- I. Coût de production et profit
- II. Le taux de profit
- III. Rapport entre le taux du profit et le taux de la plus-value
  1.  $p'$  constant,  $-v/C$  variable
  2.  $p'$  variable
- IV. Effet de la rotation sur le taux de profit
- V. Économie dans l'emploi du capital constant
  1. Considérations générales

2. Économies aux dépens des ouvriers dans les conditions du travail
3. Économie dans la production et la transmission de la force mécanique et dans les bâtiments
4. Utilisation des résidus de la production
5. Économie due aux inventions

### VI. Effets des variations de prix

1. Oscillations des prix de la matière première : leurs effets directs sur le taux du profit
2. Renchérissement et dépréciation, dégagement et engagement de capital
3. Exemple général : la crise du coton de 1861-1865

### VII. Considérations complémentaires

Karl Marx commence par opposer deux contraires : on a le coût de la production d'un côté et le profit de l'autre. Ce sont deux mouvements contradictoires, qui fournissent des tendances qui se confrontent. Quel est le résultat dialectique de leur confrontation ? C'est le taux de profit.

Pour que celui-ci soit haut, il faut que tout fonctionne efficacement et comme le dit Karl Marx :

« Dans le procès de circulation, à côté du temps de travail, le temps de circulation joue un rôle et limite la masse de plus-value réalisable dans un laps de temps déterminé. »

On passe alors à l'élément qui s'oppose au taux de profit : c'est le taux de plus-value. Et c'est essentiel, car si le taux de profit est une chose incontournable, le taux de plus-value détermine au fond la réelle puissance du capitalisme.

C'est, en effet, l'exploitation des travailleurs qui est la réelle substance du « mouvement du capital considéré comme un tout ». Le capitaliste ne doit pas que produire efficacement : il doit exploiter les travailleurs adéquatement. Karl Marx regarde donc comment les deux taux ont des trajectoires parallèles mais bien distinctes en même temps ; il étudie l'effet de la rotation du capital, les diverses économies qu'on peut faire (grâce aux inventions, aux dépens des travailleurs, avec les machines, par une meilleure utilisation de l'énergie, etc.).

Tout cela se déroule dans une « atmosphère » où vit la production capitaliste, c'est-à-dire un environnement caractérisé par la présence du crédit et l'existence d'une concurrence sur le marché mondial. Cela fait que Karl

Marx trouve deux nouveaux opposés : la libération du capital, la fixation du capital. Selon les situations (augmentation des prix, afflux ou pénuries de matières premières, etc.), il faut parfois davantage de capital pour produire la même chose, ou bien moins de capital.

Après avoir longuement élaboré, il fournit un exemple avec une crise du coton dans les années 1860.

## La deuxième section

La deuxième section du Livre troisième s'intitule « La transformation du profit en profit moyen ». Il contient les chapitres suivants :

VIII. Différence des taux de profit dans les différentes branches de production par suite des différences de composition du capital

IX. Formation d'un taux général (moyen) du profit et transformation de la valeur des marchandises en coût de production

X. Action égalisatrice de la concurrence sur les taux généraux des profits - prix et valeurs de marché - surprofit

XI. Effet des oscillations du salaire sur les coûts de production

1. Composition moyenne
2. Composition inférieure
3. Composition supérieure

XII. Considérations complémentaires

1. Causes modifiant le coût de production
2. Coût de production des marchandises de composition moyenne
3. Causes de compensation pour le capitaliste

S'il y a une libération et une fixation du capital, dans la production, c'est qu'en général le capital est en mouvement. Le capitalisme ne reproduit pas les conditions antérieures ; ce n'est pas une reproduction simple.

La reproduction élargie exige des modifications et c'est le mouvement du capital qui le décide. Karl Marx passe alors de la qualité à la quantité et il constate qu'il y a différentes branches de production. Il semblerait donc logique que les taux de profit soient différents selon ces branches. Mais une telle chose impliquerait une régression. Le taux de profit est un saut qualitatif ; s'il était différent selon les branches, alors il y aurait un tel développement inégal entre les branches qu'on ne pourrait plus parler *du* capitalisme : il faudrait parler *des* capitalismes.

Nous avons là une contradiction. Une autre contradiction est qu'un capitaliste qui dépense 100 et un autre qui dépense 100 vont ramener le même profit, même si l'un va dépenser proportionnellement davantage dans les salaires que l'autre.

Cela semble incompréhensible. Et c'est pour cela que le chapitre IX du Livre troisième, qui aborde cette question, est devenu célèbre et a donné naissance à une importante polémique du côté des économistes. Les économistes libéraux ont prétendu voir ici une faille dans l'analyse de Karl Marx, car le principe d'un profit « égalisé » partout s'oppose fondamentalement au principe d'une plus-value décidée spécifiquement par la quantité de travail humain employé.

Il semble absurde de dire que les capitalistes font le même profit partout et en même temps que les profits dépendent de l'exploitation des travailleurs et donc de leur nombre spécifique.

Mais ce qui est absurde et paradoxal s'avère en fait, bien sûr, être dialectique. Car il n'y a pas simplement des nuances entre les profits locaux, il y a des différences. Ces différences provoquent des luttes, qui se concrétisent par le déplacement des capitaux et par la concurrence. Tant ce déplacement que cette concurrence agissent puissamment et forcent à la mise en place d'une tendance égalisatrice concernant la moyenne du taux de profit.

Dialectiquement, la force qui permet de centraliser au niveau d'une classe les profits et de les mettre au même niveau partout dans la production... est l'opposé de la centralisation : c'est la dispersion, la séparation, la division du capital en de multiples capitalistes en concurrence.

Pourquoi ce phénomène contradictoire est-il possible ? C'est que les capitaux des capitalistes ne sont pas qu'en concurrence : ils occupent tout le terrain du capitalisme et ce terrain devient homogène, parce que dès qu'il y a plus de profits à un endroit, les capitaux affluent et il y a surproduction, aboutissant à un recul et une égalisation.

De plus, la production faite à un endroit peut passer dans une autre production et il y a alors un effet d'ajustement. C'est ce qui explique qu'une réplique du

maillot de football de l'équipe de France pour la Coupe du monde 2026 puisse coûter 90 euros et que treize de ces maillots valent donc... le prix d'un ordinateur MacBook Air.

Voici comment Karl Marx présente ce constat :

« Par suite des différences qui existent dans la composition organique des capitaux engagés dans les différentes industries et de, l'inégalité des quantités de travail mises en œuvre par des capitaux de même grandeur, les quantités de surtravail appropriées et de plus-value produites sont très inégales. Il en résulte qu'au début les taux de profit sont très différents dans les diverses industries.

Mais la concurrence intervient pour les ramener à un taux général qui représente la moyenne de tous les taux spéciaux.

On appelle profit moyen, le profit qui, calculé sur la base du taux général, échoit à un capital de grandeur déterminée, quelle que soit sa composition organique. »

Cela revient à dire que les capitalistes sont, dans le capitalisme, comme des actionnaires. Ceux qui mettent la même somme en retireront les mêmes profits. C'est comme s'il y avait un capital collectif. Les prix des marchandises sont toujours des prix de production : ils ne sont pas déterminés seulement « localement », mais par l'existence du capitalisme en général.

Comme le capitalisme procède par des incessants va-et-vient de capitaux, ce prix de production est toujours défini tendanciellement ; il accorde toutefois une dimension générale au capitalisme, dépassant le niveau « local » de production.

Si on regarde bien, on a toujours chez Karl Marx comme un effet d'inspiration et d'expiration de la part du capitalisme. Cela peut bien entendu se produire en même temps et concrètement, ce qui est à l'œuvre, c'est une démarche de centralisation et de dispersion à la fois.

C'est cela qui fait que le capitalisme a l'air insaisissable alors qu'il a clairement l'air d'être partout pourtant.

## La troisième section

La troisième section du Livre troisième s'intitule « Loi tendancielle de la baisse du taux de profit ». Elle contient les chapitres suivants :

XIII. La loi en elle-même

XIV. Facteurs antagonistes

1. L'accroissement de l'exploitation du travail
2. La réduction du salaire au-dessous de la valeur de la force de travail
3. La dépréciation des éléments du capital constant
4. La surpopulation relative
5. Le commerce international
6. L'accroissement du capital par actions

XV. Le développement des contradictions internes de la loi

1. Considérations générales
2. Le conflit entre l'extension de la production et la mise en valeur
3. Pléthore de capital et surpopulation
4. Considérations complémentaires

Cette section est extrêmement célèbre ; elle a donné naissance à toute une littérature immense. La question à l'arrière-plan est de savoir si la loi tendancielle de la baisse du taux de profit correspond ou non à la conception d'un effondrement à terme du capitalisme.

Il a été dit de très nombreuses choses ici : que Karl Marx avait tort et que le capitalisme pourrait éternellement grandir, que la chute était mécaniquement inévitable, que la dimension sociale et politique primerait sur l'effondrement avant qu'il ne se produise, etc.

Plus concrètement, revenons-en à la dimension dialectique du processus de formation de ce concept. Qu'a-t-on vu dans la section précédente ? On a vu qu'il y avait une action égalisatrice de la concurrence sur les taux généraux des profits. Elle est tendancielle, bien sûr ; il y a beaucoup de paramètres et c'est un système qui se remet en place de manière permanente.

Cela découle du fait que le capitalisme est un tout, qu'il s'uniformise. Et dans ce panorama total, cela implique que ce processus d'égalisation a lui-même un contraire. Ce contraire, c'est la chute tendancielle du taux de profit. Le principe, sur lequel un nombre incroyable de gens s'est cassé la tête, peut être expliqué comme suit : au fur et à mesure, le capitalisme se modernise techniquement de plus en plus.

Il a beau prendre toujours plus de travailleurs à sa disposition, ce qui se passe, c'est qu'en proportion, la part des travailleurs dans la production devient plus faible, et avec elle la plus-value qu'on leur arrache. Le taux de profit a donc tendance à inexorablement chuter.

Si on regarde bien, ce phénomène de « modernisation » du capitalisme est précisément ce qui permet l'égalisation, car tout le monde chez les capitalistes rattrape tout le monde en rattrapant tout le monde. La concurrence force à la modernisation, la modernisation à la concurrence. Tout s'ajuste par ce jeu de constant affrontement, de perpétuelle mise sous pression.

La loi de la chute tendancielle du taux de profit est la conséquence de cela ; c'est en réalité davantage son contraire, car plus il y a l'un, plus il y a l'autre. S'il n'y avait pas égalisation, le capitalisme déraillerait ; sans la chute tendancielle du taux de profit, il n'y aurait plus de modernisation. La cohérence générale et la modernisation qui portent le capitalisme ne peuvent pas exister l'une sans l'autre, et chacune se nourrit de l'autre.

Karl Marx passe ensuite en revue les phénomènes pouvant contrecarrer relativement la loi : on exploite davantage les travailleurs, le commerce extérieur, etc. Il regarde ensuite le développement des contradictions internes de la loi. Pour faire simple, plus on renforce la productivité et la production, plus on entre en conflit avec le fait que le capitalisme a une base étroite de consommation.

Pareillement, le capital ne sait plus où se placer alors que la bataille pour le profit fait rage. Il y a à la fois surproduction de capital et surproduction de marchandises, ce qui est absurde du point de vue des intérêts de l'humanité, lorsqu'une large partie de celle-ci est mise de côté encore historiquement.

Tout cela est la substance des crises.

## **La quatrième section**

La quatrième section du Livre troisième s'intitule « La transformation du capital-marchandise et du capital-

argent en capital commercial et en capital financier ».

Il contient les chapitres suivants :

XVI. Le capital du commerce de marchandises

XVII. Le profit commercial

XVIII. La rotation du capital commercial - les prix

XIX. Le capital du commerce d'argent

XX. Histoire du capital commercial

Karl Marx part ici sur autre chose. Il prend le capital marchand, en qui il voit deux opposés : le capital commercial et le capital financier. On l'aura compris, à l'arrière-plan, on trouve la contradiction entre la marchandise (vers laquelle le capital commercial est surtout tourné) et l'argent (vers lequel le capital financier est surtout tourné).

En ce sens, tant le capital commercial que le capital financier ne sont que des contributeurs au bon fonctionnement de la production et de la consommation ; tous deux forment le capital marchand qui accompagne le capital industriel, qui est lui source de plus-value. Ainsi comme le dit Karl Marx :

« Pour le capital industriel, les frais de circulation semblent être et sont des frais. Pour le commerçant, ils apparaissent comme la source de son profit qui est proportionnel à leur grandeur à condition qu'on se base sur le taux général de profit. »

Ils ont cependant une double nature, car ils sont à la fois une partie du capital industriel ou un appendice, et en même temps des capitalistes en tant que tels. Karl Marx étudie donc la rotation du capital commercial, puis plus spécifiquement le capital financier dans son rôle. Et là, on remarque que le capital marchand est plus ancien que le capitalisme lui-même, même s'il y pousse parce qu'il privilégie les échanges.

Karl Marx fait alors de nombreuses remarques historiques à ce sujet, constatant comment les Pays-Bas ont perdu leur place mondiale lorsque le capital marchand a cédé au capital industriel, ou bien comment les économies naturelles chinoise et indienne ont fait obstacle à la pénétration britannique.

## La cinquième section

La cinquième section du Livre troisième s'intitule « Subdivision du profit en intérêt et profit d'entreprise. Le capital productif d'intérêts ». Il contient les chapitres suivants :

- XXI. Le capital productif d'intérêts.
- XXII. Le partage du profit. - Le taux et le taux « naturel » de l'intérêt
- XXIII. L'intérêt et le profit d'entreprise
- XXIV. L'extériorisation du rapport capitaliste par le capital productif d'intérêts
- XXV. Le crédit et le capital fictif
- XXVI. L'accumulation du capital-argent. Son influence sur le taux de l'intérêt.
- XXVII. Le rôle du crédit dans la production capitaliste
- XXVIII. L'instrument de circulation et le capital. Théories de Tooke et Fullarton
- XXIX. Les éléments constitutifs du capital de banque
- XXX. Capital-argent et capital effectif (I)
  - 1. Le crédit commercial
  - 2. Le capital-argent et le capital effectif dans les différentes phases du cycle industriel
- XXXI. Capital-argent et capital effectif (II)
  - 1. Transformation de l'argent en capital empruntable
  - 2. La transformation du capital ou du revenu en argent et de l'argent en capital empruntable
- XXXII. Capital-argent et capital effectif (III)
- XXXIII. L'instrument de circulation et le crédit
- XXXIV. Le « currency principle » et la législation bancaire anglaise de 1844
- XXXV. Le métal précieux et le cours du change
  - 1. Le mouvement du trésor métallique
  - 2. Le cours du change

XXXVI. La période précapitaliste

Dans cette section, Karl Marx aborde le capital porteur d'intérêts. On a affaire à quelque chose de particulier : un capital qui se transforme bien en marchandise, mais en marchandise consistant en du capital. Prêteurs et emprunteurs sont comme des producteurs et des consommateurs, à ceci près qu'il ne peut pas y avoir d'égalisation du taux de profit comme pour une marchandise normale : ici, le prix est fixé dès le départ.

On aboutit alors à une autre contradiction : celle entre les capitalistes industriels (qui empruntent) et les

capitalistes financiers (qui prêtent). Pour cette raison, le partage du capital investi par un capitaliste industriel et un capital financier n'est pas seulement quantitatif, il a une dimension qualitative.

Le capital financier fait face au capital industriel, il a une démarche autonome. Et cette situation fait que :

« Avec le capital porteur d'intérêt, le rapport capitaliste atteint sa forme la plus extérieure, la plus fétichisée. »

En effet, le rapport au travail semble inexistant et l'argent a l'air de rapporter de l'argent comme par magie. Même le profit du capital industriel apparaît finalement comme tout à fait secondaire par rapport à l'argent rapportant « directement » de l'argent.

Ainsi :

« Dans le capital porteur d'intérêt se trouve achevée l'idée du fétiche capitaliste, la conception qui attribue au produit accumulé du travail et, de plus, fixé comme argent, la force de produire de la plus-value grâce à une qualité secrète innée, de façon purement automatique et suivant une progression géométrique. »

Karl Marx aborde ensuite brièvement le crédit, la question du taux d'intérêt du crédit, et enfin son rôle. Ici, il remarque que le crédit, en s'imposant de plus en plus dans le capitalisme, implique une forme de socialisation, une démarche de démantèlement du capital privé par une centralisation financière expropriatrice.

Cela rejoint directement, si l'on veut, ce qui se passe différemment, mais finalement pareillement, dans une partie de Monopoly où un joueur se retrouve toujours plus en situation monopoliste. Karl Marx annonce directement ce qui sera monté de manière explicite par Lénine dans *L'impérialisme, stade suprême du capitalisme*.

Fort logiquement, Karl Marx aborde alors les banques et leur fonctionnement. On retrouve un couple d'opposés : capital-argent et capital réel, avec le premier qui, une fois prêté, se transforme en capital réel utilisé dans le fonctionnement productif. Ne reste alors plus qu'à aborder les métaux, puisqu'il y avait alors un rapport avec l'or, ainsi que le cours du change.

On a alors fait le tour de la question et on peut voir la préhistoire du capital porteur d'intérêts.

On tombe alors sur la figure de l'usurier, qui agissait dans des conditions bien différentes. Celui-ci profitait de la pauvreté pour se présenter comme incontournable ; celui qui prête de l'argent dans le capitalisme parie au contraire sur un capitaliste en puissance.

## La sixième section

La sixième section du Livre troisième s'intitule « La transformation d'une partie du profit en rente foncière ». Il contient les chapitres suivants :

XXXVII. Introduction

XXXVIII. La rente différentielle. Considérations générales

XXXIX. La première forme de la rente différentielle (la rente différentielle I)

XL. La seconde forme de la rente différentielle (la rente différentielle II)

XLI. La rente différentielle II. Premier cas : prix de production constant.

XLII. La rente différentielle II. Deuxième cas : le coût de production décroît

1. Les avances additionnelles de capital ont la même productivité que l'avance primitive

2. La productivité des avances additionnelles va en décroissant

3. La productivité des avances additionnelles va en augmentant

XLIII. La rente différentielle II. Troisième cas : le coût de production augmente

XLIV. Une rente différentielle sur la terre la plus mauvaise

XLV. La rente foncière absolue

XLVI. La rente des terrains à bâtir. La rente des mines. Le prix de la terre

XLVII. La genèse de la rente foncière capitaliste

1. Introduction

2. La rente payée en travail

3. La rente payée en produits

4. La rente payée en argent

5. Le métayage et la propriété parcellaire

Dans cette section, Karl Marx aborde l'agriculture, mais dans la mesure où agit un capitaliste avec des salariés. C'est la figure du capitaliste fermier. Cependant, s'il y a

un propriétaire terrien et que celui-ci s'approprie une rente, ce n'est pas du capitalisme, mais du féodalisme.

Karl Marx fait donc un panorama très approfondi de la situation, jusqu'à l'irruption du capitalisme et des formes qui l'accompagnent. Il est typique de son mode d'exposition de présenter un cadre et de montrer comment le capitalisme le modifie en substance.

« Du moment que la rente prend la forme de rente en argent et que le contrat devient la forme du rapport entre le fermier et le propriétaire - transformation qui n'est possible que pour autant que le marché mondial, le commerce et la manufacture aient atteint un certain développement - il arrive inévitablement que la terre est louée également à des capitalistes, ayant vécu jusqu'alors loin de la campagne, ayant acquis leur capital à la ville et par la production capitaliste, venant se livrer à l'agriculture pour lui faire produire des marchandises et recueillir de la plus-value.

Pareille exploitation ne peut devenir la règle que dans les pays qui dominent le marché mondial, au moment où la production abandonne la forme féodale pour devenir capitaliste. Dès que le fermier capitaliste vient s'intercaler entre le propriétaire et le cultivateur travaillant la terre, tous les liens inhérents à l'ancienne production sont rompus.

Le fermier devient le patron du travailleur agricole, l'exploiteur de son surtravail, et le propriétaire ne connaît plus que le fermier, avec lequel il n'a que des rapports contractuels et d'argent.

En même temps se modifie la nature de la rente, non pas accidentellement comme cela se présentait jusqu'à un certain point dans les systèmes antérieurs, mais définitivement.

Alors que précédemment elle était la forme normale du surtravail et de la plus-value, elle n'est plus que ce qui reste du surtravail après qu'une partie en a été prélevée comme profit et après que tout le surproduit a été converti en argent.

La rente n'est donc plus qu'un restant de la plus-value que le fermier capitaliste extrait au moyen de son capital de l'ouvrier agricole, et elle dépend en moyenne du profit moyen du

capital et des coûts de production dans les industries non agricoles. Le profit est maintenant la forme normale de la plus-value et la rente n'est plus qu'une forme - indépendante dans certaines circonstances - du surprofit. »

Il serait possible de donner en détail les précisions de Karl Marx, de voir comment dialectiquement il analyse la rente. On perdrait toutefois le fil général de l'ouvrage. C'est que la rente est un aspect secondaire et regarder l'approche dialectique de Karl Marx en ce domaine exigerait une étude en soi. Cela se séparerait du plan dialectique du *Capital* en tant que tel, où il est présenté comment la forme capitaliste s'impose.

Cette forme porte un mode de production et ce mode de production la forme ; il n'y a pas de cause et de conséquence, mais tout un processus historique. La difficulté pour Karl Marx, c'est justement de ne pas se perdre dans la présentation de ce processus historique, afin de mettre l'accent véritablement sur le capital comme réalité concrète.

## **La septième section**

La septième section du Livre troisième s'intitule « Les revenus et leurs sources. » Il contient les chapitres suivants :

XLVIII. La formule tripartite

XLIX. Analyse complémentaire du procès de production

L. L'apparence de la concurrence

LI. Les rapports de distribution et les rapports de production

LII. Les classes

Cette section est très courte ; elle consiste en des notes parfois très longues. Elle témoigne du caractère non terminé de l'œuvre.

